

Réseaux et investissements économiques méditerranéens

Flexibilité et diversification : les investissements du patriciat de Venise et de la Terre Ferme (XV^e-XVIII^e siècles)

Paola LANARO

Au cours des trente dernières années, un certain nombre d'interprétations autrefois admises sur l'économie vénitienne, en particulier en ce qui concerne le secteur des manufactures et du commerce de la Terre Ferme, ont été révisées¹. C'est le cas du sombre tableau de la Vénétie des débuts de l'époque moderne, dressé entre la fin du XIX^e siècle et les années 1950, et qui resta fondamentalement inchangé, bien que Fernand Braudel ait présenté Venise comme un grand centre industriel au XVI^e siècle, en soulignant les ressources de la société vénitienne, en termes de compétences et de financements. Or, l'exploitation récente des archives de la Terre Ferme (et non plus uniquement de celles de Venise) et le dépouillement systématique des archives notariées (de Venise comme des villes sujettes), ont bel et bien mis en évidence un véritable dynamisme vénitien, dès les débuts des temps modernes, en dépit de phases de crise et de transformation. Dans cet effort de reconstitution longue de l'histoire vénitienne entre XV^e et XVIII^e siècles, bien des éléments de continuité ont ainsi été mis en valeur. Au cœur des processus de transformation et de reconversion de l'économie vénitienne, ces recherches soulignent le rôle des hommes d'affaires de Venise et des cités sujettes².

L'idée de crise ou de décadence (absolue ou relative) de Venise est désormais relativisée, et l'accent est plutôt mis sur la manière dont les marchands

vénitiens, en liaison avec le patriciat, ont su réagir aux évolutions globales de l'économie européenne, tant sur le plan de la culture technique que sur celui des ressources financières. Bien que l'immobilisme foncier, solidement appuyé sur la pratique du fidéicommiss, rende incertaine l'activité du secteur secondaire³, Venise, comme d'autres en Europe, a su rebondir quand, après la perte du primat italien, un nouvel équilibre européen s'est établi au cours du XVI^e siècle⁴. Dans le secteur foncier même, on détecte des signes de croissance, liés à des travaux de bonification (pour lesquelles la loi vénitienne permettait la rupture des liens de fidéicommiss)⁵, qui s'entrecroisent avec les dynamiques manufacturières et commerciales qui caractérisent alors les aires préalpines, si ce n'est les centres urbains.

Dans cette optique, la réflexion présentée ici met en lumière, dans le cadre économique général de la capitale (Venise) et du *Dominio* (la Terre Ferme), les tentatives des hommes d'affaires de répondre aux évolutions d'ensemble du cadre européen qui, à partir du XVI^e siècle, poussaient la péninsule italienne, y compris l'aire du centre-nord, vers la périphérie. La diversification des investissements, née dans l'âge d'or de l'économie vénitienne comme réponse au risque, correspond alors non pas seulement, ou principalement, à un repli, mais plutôt à une stratégie d'adaptation répondant de façon parfois innovante aux impulsions du marché international. C'est avec souplesse et flexibilité, et non de façon conservatrice, que l'action des hommes d'affaires, de Venise ou de la Terre Ferme, se déploie dans la nouvelle phase historique que connaît la république à partir du XV^e siècle, tant en réponse à la demande européenne qu'à celle du Proche-Orient. L'absence de spécialisation (qui caractérise la démarche économique de l'époque moderne, et ceci avec de faibles variations spatiales), est l'un des ressorts essentiels qui permet aux élites, tant vénitiennes que celles des villes sujettes, de jouer habilement leur partie, dans un temps long marqué par des conjonctures et des phases économiques contrastées.

On soulignera donc d'abord l'absence de spécialisation parmi les opérateurs commerciaux de l'époque pré-industrielle, en montrant l'ample diversification des investissements entre agriculture, manufacture et commerce. On examinera ensuite le problème des investissements non agricoles du patriciat de Terre Ferme, puis l'attitude du patriciat de Venise, entre retrait des trafics méditerranéens et investissements dans l'agriculture et la finance. Enfin, la dernière partie discute certains résultats préliminaires concernant l'attitude du patriciat dans l'ensemble de ses investissements.

1. Traduction d'Isabelle Chartier. Merci également à Corine Maitte pour son aide.

2. Edoardo DEMO, Francesco VIANELLO, «Manifatture e commerci nella terraferma veneta in età moderna», *Archivio Veneto*, VI-1, 2011, p. 27-50. L'ensemble du volume est consacré à l'historiographie de la question. Voir également les contributions d'Andrea CARACAUSI, «Venezia e i traffici mediterranei in età moderna», p. 7-25 et de Luciano PEZZOLO, «La storia agraria veneta: risultati, ipotesi e prospettive», p. 79-108. Sur l'intégration: Andrea ZANNINI, «Sempre più agricola, sempre più regionale. L'economia della Repubblica di Venezia da Agnadello al Lombardo-Veneto (1509-1817)», *Ateneo Veneto*, CXCVII, 3^e serie, 9-1, 2010, p. 137-171. Pour une brève mise au point en français sur les rapports entre Venise et la Terre Ferme: Lucien FAGGION, «Les élites de la Terre Ferme et l'État vénitien aux XVI^e et XVII^e siècles», *Rives méditerranéennes*, 32-33, 2009-1, p. 83-96.

3. L'histoire de la famille Donà reste emblématique de cette transformation: James Cushman DAVIS, *Una famiglia veneziana e la conservazione della ricchezza: i Donà dal 500 al 900*, Rome, Jouvence, 1981.

4. Voir l'analyse d'ensemble proposée par Jean-Yves GRENIER, *L'économie d'Ancien Régime. Un monde de l'échange et de l'incertitude*, Paris, Albin Michel, 1996.

5. Paola LANARO, «Fedecommissi, doti, famiglia: la trasmissione della ricchezza nella Repubblica di Venezia (XV-XVIII secolo)» in Anna BELLAVITIS, Jean-François CHAUVARD, P. LANARO (éd.), *Fidéicommiss et mécanisme de conservation du patrimoine*, à paraître aux éditions de l'École Française de Rome.

LES MERCATOIRES :**LA DIFFÉRENCIATION DES INVESTISSEMENTS ET L'ABSENCE DE SPÉCIALISATION**

Dans la société d'Ancien Régime, ce n'était pas la spécialisation qui caractérisait l'*homo economicus*, et ceci à tous les niveaux, du niveau élémentaire du paysan à celui plus complexe du marchand ou du grand propriétaire terrien, qu'il fût noble ou non⁶. De nombreux marchands étaient tout à la fois entrepreneurs⁷, banquiers et propriétaire terriens, et de la même manière, les paysans étaient souvent artisans et les artisans, propriétaires de petits lopins de terre. Dans cette société d'Ancien Régime, l'absence de spécialisation économique contraignait la population des campagnes à un équilibre entre activités agricoles et activités manufacturières. Cette caractéristique était aussi partagée par les élites patriciennes, particulièrement celles qui étaient traditionnellement liées au commerce. Des études récentes ont montré qu'elles étaient restées actives dans les secteurs secondaire et tertiaire bien plus longtemps qu'on ne l'avait imaginé, et même qu'elles n'avaient jamais abandonné ces secteurs qui avaient constitué le socle de leur croissance économique et sociale⁸. En tout cas, ces élites patriciennes avaient su appliquer à la gestion des terres les éléments dynamiques de la stratégie économique tendue vers le profit qui avait été le fondement de leur engagement dans l'industrie et dans le commerce.

L'unicité de l'activité est devenue ultérieurement une vertu économique, dans la société industrielle, qui a privilégié la spécialisation des fonctions, non seulement entre les régions mais aussi entre les individus et les familles, de telle sorte que le monde social se trouve aujourd'hui divisé entre paysans, ouvriers, marchands, etc. : la prise de conscience du fait que la société préindustrielle n'était pas régie par cette optique et qu'elle ne présentait pas, pour autant, les caractéristiques de l'immobilisme, nous a confronté à la grande complexité et à la grande variété des sociétés pré-modernes⁹. Le principe de diversité et de diffusion du risque agit de telle sorte que les catégories traditionnelles inhérentes à la propriété foncière ne correspondent pas aux réalités des différentes régions, tout comme la production agricole présente des caractères variés et fluctuants, avec un secteur difficilement dominant sur les autres. Dans le même temps, il est impossible de séparer le secteur industriel du secteur agricole – et il en va de même pour le secteur commercial ou des services – et ceci à tous les niveaux de la société. En ce sens, le problème lié aux choix différents imposés

6. P. LANARO, «Il contesto economico e territoriale», in Guido BELTRAMINI, Howard BURNS (ed.), *Andrea Palladio e la villa veneta da Petrarca a Carlo Scarpa*, Venise, Marsilio, 2005, p. 148-153.

7. On emploie ici volontairement le terme de «marchand» et non celui de «marchand-entrepreneur» que l'on trouve habituellement mais qui ne correspond pas à la réalité historique du temps, ni du point de vue économique ni du point de vue lexical : P. LANARO, «Il mercante e l'imprenditore : l'evoluzione storica attraverso il lessico», *Annali di storia di storia dell'impresa*, 18, 2007, p. 207-216.

8. P. LANARO, «Ville e comunità manifatturiere. Il territorio vicentino tra agricoltura e industria», in Donata BATTILOTI (ed.), *Ville venete – La Provincia di Vicenza*, Venise, Marsilio, 2005, p. XXX-XL.

9. Peter MUSGRAVE, *Land and Economy in Baroque Italy. Valpolicella, 1630-1797*, Leicester, Leicester University Press, 1992, chap. 7.

par la crise du XVI^e siècle, qui a touché la péninsule et qui aurait favorisé des vocations agricoles, perd tout accent dramatique. En 1982, l'historien Corazzol invitait à «dépasser toute vision schématique de la vie économique vénitienne du XVI^e siècle, fondée tout entière sur l'antagonisme entre commerce et travail de la terre»¹⁰, permettant ainsi aux historiens de faire quelques pas en avant – il suffit de penser aux travaux de Giuseppe Gullino sur le commerce à l'époque moderne¹¹ – mais pour autant, on ne dispose pas encore d'une interprétation articulée des investissements vénitiens et vénètes qui permette de rendre compte de la contiguïté et du jeu de réciprocité entre les différents choix économiques.

De nombreux éléments indiquent, toutefois, que le puzzle est en voie de recomposition, même s'il reste beaucoup à faire en termes d'évaluation quantitative. Des études ont montré comment les marchands vénitiens utilisaient l'investissement dans des propriétés foncières dès les XI^e et XII^e siècles¹², et non pas dans une vision de simples acquisitions en Terre Ferme «parce que certaines composantes de la société vénitienne, vives et entreprenantes, favorisèrent le grand bond en avant de l'agriculture en Terre Ferme»¹³. Plus récemment, de nouvelles recherches ont mis en lumière, à la différence de ce que l'on a pensé pendant un certain temps, la façon dont l'engagement de patriciens vénitiens et des villes dépendantes dans les manufactures et dans le commerce, tout en changeant de secteurs, de la laine à la soie, des laines de haute qualité à des laines de médiocre qualité et aux produits de bonneterie manufacturés comme les bonnets et les bas, est resté un élément dynamique des stratégies économiques complexes des hommes du temps. C'est pourquoi l'expansion agricole du XVI^e siècle et l'entreprise de bonification ne peuvent être entièrement comprises qu'à la lumière de ces liens étroits et très anciens avec la terre¹⁴, et tout en tenant compte de la continuité des investissements manufacturiers. Cette caractéristique constante de la pénétration foncière vénitienne le long des cours d'eau s'accompagne d'une stratégie qui prévoyait, à côté de la terre, l'utilisation de l'énergie hydraulique pour faire fonctionner non seulement l'activité meunière, mais aussi les lieux de production liés aux secteurs manufacturiers du bois (scieries), du papier (moulins), du textile (moulins à foulon et moulins à soie) et des métaux (forges). Au XV^e siècle et au début du XVI^e, l'hégémonie de la propriété vénitienne dans le secteur

10. Gianluigi CORAZZOL, «Sulla diffusione dei livelli a frumento tra il patriziato veneziano nella seconda metà del '500», *Studi veneziani*, n.s. VI, 1982, p. 103-128.

11. Giuseppe GULLINO, «I patrizi veneziani e la mercatura negli ultimi tre secoli della Repubblica», in Giorgio BARELLI (ed.), *Mercanti e vita economica nella Repubblica veneta (secoli XIII-XVIII)*, Vérone, Banca Popolare di Verona, 1985, p. 403-451.

12. Sante BORTOLAMI, *L'agricoltura*, in Lelia Cracco RUGGINI, Massimiliano PAVAN, Giorgio CRACCO, Gherardo ORTALLI (ed.), *Storia di Venezia, I, Origini-Età ducale*, Roma, Treccani, 1992, p. 461-489.

13. *Ibidem*, p. 482.

14. Gian Maria VARANINI, «Proprietà fondiaria e agricoltura», in Alberto TENENTI, Ugo TUCCI (ed.), *Storia di Venezia. Dalle origini alla caduta della Serenissima, V, Il Rinascimento. Società ed economia*, Rome, Treccani, 1996, p. 807-879 (ici p. 842).

environnant la capitale consolide le contrôle de l'énergie hydraulique et des structures qui en dépendent : il suffit de penser que dans certaines localités de la région de Trévise, tous les moulins appartiennent aux Vénitiens¹⁵.

Une interprétation qui tient compte de la complexité des stratégies économiques des hommes du temps exige que l'on se garde d'établir une opposition trop tranchée entre terre et manufacture (presque un nouvel antagonisme), qui étaient vues, en revanche, par les contemporains en fonction l'une de l'autre, car ils étaient conscients justement que la diversification des intérêts pouvait limiter les risques et protéger voire augmenter la richesse d'un patrimoine aux multiples composantes.

EN TERRE FERME

Commerce et propriété foncière : une longue contiguïté

Notre réflexion se révèle importante pour les XV^e et XVI^e siècles quand, contre toute hypothèse d'un désinvestissement des secteurs secondaire et tertiaire en faveur du seul secteur primaire, les investissements dans les manufactures et dans le commerce coexistent avec l'intérêt pour l'agriculture, au sein d'une culture économique qui refuse la spécialisation.

Certes, les dynamiques politico-économiques en Terre Ferme ne sont pas toutes égales et les groupes sociaux n'agissent pas tous de même façon. Le lien à la terre de certains patriciens s'exprimera de manière particulière et différente de celui d'autres groupes sociaux. En ce sens, James Grubb a souligné les liens ancestraux avec la propriété foncière de l'élite de Vicence, qui sut maintenir dans le long terme un rapport politique flexible avec les Vénitiens, sans jamais subir de lourdes confiscations de terres ni de persécutions de masse¹⁶. Ces liens seraient le fondement d'une culture de *villa* qui aurait poussé les habitants de Vicence en premier lieu, et ceux de Vérone ensuite, à bâtir des résidences de campagne et à demeurer sur le territoire. En réalité, si l'on sépare la « culture de *villa* » des dynamiques économiques et de la valeur de la flexibilité, comme le fait Grubb, on ne parvient pas à comprendre vraiment le rapport des groupes dirigeants à la terre, et l'on risque de trop insister sur un glissement vers des attitudes rentières.

Ceci est particulièrement vrai pour les habitants de Vicence, dont la culture entrepreneuriale développe avec force, tout au long de l'époque moderne, l'idée de non-spécialisation. De nombreux représentants de l'élite du gouvernement, des Capra aux Thiene, des Trissino aux Godi aux Piovene aux Valmarana, encore à la fin du XVI^e siècle, semblent s'investir en personne, plutôt qu'à travers des prête-noms, dans des activités entrepreneuriales et commerciales,

15. *Ibidem*, p. 839.

16. James S. GRUBB, « Patricians and villa constructions in the Quattrocento », communication présentée au colloque *Vicenza à la Renaissance*, Vicence, 12 novembre 2004.

liées surtout au secteur de la soie¹⁷. Et ceci dans le même temps où s'affirme cette culture de « *villa* » qui les pousse à ériger sur le territoire de splendides demeures, construites à leur demande par des architectes comme Palladio ou Scamozzi, et où ils investissent les capitaux qui sont le fruit de leur activité marchande, pressés peut-être de montrer qu'ils partagent les idéaux de l'aristocratie européenne centrés, du point de vue économique, sur la terre et sur l'industrie.

Parallèlement, des études récentes sur les marchands patriciens de Vérone ont mis en avant l'image d'un patriciat composite et varié, qui se détache des schémas interprétatifs et des scansion chronologiques traditionnelles. Si, aux débuts de l'époque moderne, le patriciat de Vérone pratique l'investissement foncier, envisagé dans certains cas dans une optique capitaliste – citons, par exemple, l'intense activité de bonification des terres et le développement de la riziculture¹⁸ – ceci ne doit pas induire à supposer un effondrement de l'activité marchande. Concernant la crise supposée du secteur lainier à Vérone au XV^e siècle, on ne trouve, en réalité, rien de concret dans les sources (ou pour le moins, dans les données quantitatives disponibles) et certains représentants du patriciat ont continué à s'intéresser vivement à la manufacture et au commerce tout au long du XVI^e et au début du XVII^e siècle. En outre, devant les mutations du marché international, qui provoquent leur marginalisation dans le contexte européen, les Vénitiens et Vénètes tendent à se déplacer toujours plus à l'est et fréquentent les nombreuses foires allemandes et polonaises ou encore les marchés des principautés roumaines dans lesquels les produits manufacturés italiens traditionnels continuent de répondre à la demande des consommateurs. Le cas d'Alessandro Guagnini est, à ce propos, extraordinaire. Patricien et marchand de Vérone, engagé pendant quelques années dans des activités de crédit, il se lance dans des entreprises commerciales en Pologne et en Suède, s'associant à d'autres nobles de Vérone et de Venise. Il est vrai que les éléments de nature « extraordinaire » de son aventure, déjà relevés par Carlo Cipolla, empêchent d'évaluer clairement la valeur réelle de son entreprise¹⁹. On peut citer encore les cas des Locadello ou des Sansonio, des Bergamasques qui, au début du XVII^e siècle, en accord avec des marchands grecs dépendant de

17. E. DEMO, « Le manifatture tra Medioevo ed Età Moderna », in Gian Luigi FONTANA (ed.), *L'industria vicentina dal Medioevo ad oggi*, Padoue, CLEUP, 2004, p. 21-126, p. 61.

18. Angelo VENTURA, « Considerazioni sull'agricoltura veneta e sull'accumulazione originaria del capitale nei secoli XVI e XVII », in *Agricoltura e sviluppo del capitalismo*, Rome, Editori Riuniti, 1970, p. 151-174.

19. Carlo CIPOLLA, « Un italiano nella Polonia e nella Svezia tra il XVI e il XVII secolo. Notizie biografiche », *Miscellanea di Storia Italiana*, xxvi, 1887, p. 547-657; E. DEMO, « Gli affari mercantili di dimensione internazionale di due nobili della Terraferma veneta del secondo Cinquecento : Alessandro Guagnini e Vincenzo Scroffa », *Studi storici Luigi Simeoni*, lvi, 2006, p. 119-158 (bien que dans cette étude, la nature « extraordinaire » soulignée par Cipolla, au sens d'entreprises commerciales vues comme exceptionnelles par ses propres amis et parents de Vérone, soit mise de côté au profit d'une interprétation qui voit l'entreprise de Guagnini comme le fruit d'une continuité de la différenciation des intérêts marchands partagée par toute l'élite).

Venise et en étroite collaboration avec le pouvoir politique, opèrent activement en Moldavie et en Pologne, échangeant des étoffes, des pierres précieuses et des bijoux raffinés produits de la manufacture vénitienne contre des peaux, des fourrures et des esturgeons salés²⁰.

En réalité, à mesure que progressent les recherches sur l'activité entrepreneuriale dans l'État vénète, la contiguïté entre intérêt marchand et intérêt foncier apparaît comme une constante des agissements des hommes d'affaires.

Soit l'exemple de Padoue, dont longtemps on n'a rien su, du point de vue économique, et où les orientations marchandes des familles gouvernantes n'ont fait l'objet que d'un faible intérêt. Dans cette ville aussi, aux débuts de l'époque moderne, un certain nombre de *mercatores* participèrent au développement de l'industrie textile. Ces hommes d'affaires étaient très différents les uns des autres, non seulement par leur origine et extraction sociale, mais aussi par les capitaux qu'ils investirent, leurs différentes modalités d'action sur le marché, leurs intérêts financiers et les réseaux commerciaux qu'ils construisirent. Ils savaient agir à différents niveaux, opérant non seulement dans l'industrie textile mais aussi dans le bâtiment, dans la tannerie, dans la transformation des métaux, dans la médiation commerciale et dans le domaine de la finance publique et privée. Cet ensemble connut des variations au cours des cent cinquante premières années de l'époque moderne. En ce qui concerne la première période, jusque vers 1570, il n'est pas rare de rencontrer des représentants de la noblesse padouane engagés dans des activités marchandes. Parmi les nobles qui, durant cette période, versaient dans la *mercatura*, on trouve des familles d'ancienne noblesse comme les Papafava et les Capodivacca. On peut citer d'autres familles importantes comme les Aldrigetto, les Borromeo, les Campolongo, les Conti, les Orsato, les Barbò, les Soncin, les Negri, les Descalzi, les Dal Legname, et d'autres, de noblesse plus récente comme à Forlì, les Monton, les Noale, les Roselli, les Santa Giuliana, les Tessari et les Trappolini. Leurs activités étaient le plus souvent confiées à des agents ou à des facteurs : Ludovico Brasolato fut «facteur» et «agent» de Bernardino dal Legname et des frères Borromeo dans les années 1540-1550 ; Giovanni da Colonna agent de Bernardino dal Legname cité ci-dessus dans les années 1550 et Vincenzo da Brescia agent de la famille Papafava (1549).

La noblesse ne s'intéressait pas uniquement à la production de draps de laine mais aussi au simple «lavage» de la matière première. Provenant probablement de leurs élevages ou du cheptel donné à bail – comme c'était le cas pour Vérone – la laine était ensuite vendue aux autres marchands de la ville. En 1526, Bonifacio Papafava acheta plus de 12 000 livres de laines brut dont une partie fut utilisée pour produire des draps, une autre vendue «lavée» à plusieurs marchands padouans et une dernière quantité resta «à demeure».

20. Cristian LUCA, «Associazionismo e individualismo nel commercio internazionale riguardante l'area del Basso Danubio fra XVI e XVII secolo», *Quaderni della casa Romena di Venezia*, 47, 2006, p. 151-166.

Parmi les familles impliquées dans la filature de la laine, les Orsato occupèrent une place importante, produisant des draps pendant de nombreuses années, dont certains furent envoyés jusqu'à Constantinople (dans le même temps, ils investissaient de l'argent dans des spéculations financières sur le marché des changes à Lyon). D'autres familles de la noblesse s'occupaient de soierie. Un cas emblématique est celui du «nobiluomo domino Paolo de Conti» qui achetait de grosses quantités de soie grège à faire traiter dans les moulins à soie de la ville, par l'entremise de l'agent Ambrogio Bocci de Gènes²¹.

La pratique de l'activité financière

Dans leur pratique de diversification des intérêts, les familles nobles padouanes ne dédaignaient pas les activités financières et de crédit. Dans les années 1540, par exemple, Giovanni Maria Bonazza fils de Giacomo, se consacrait principalement au commerce du bois et des matériaux de construction (comme la chaux), mais il s'occupait aussi du travail de la soie et de la production de draps. Dans le même temps, il était impliqué dans l'adjudication des impôts indirects de l'octroi (l'octroi *boccatico*, impôt sur les individus, et sur les charriots) et l'on retrouve cette diversification chez d'autres familles importantes du patriciat de la Terre Ferme. Dans les années 1560, Alessandro Bonazza (frère de Giovanni Maria cité plus haut) s'occupait du commerce de bois et de draps, investissait des capitaux dans le bâtiment et pratiquait le crédit sous la forme de prêts hypothécaires et de «livelli» dont on pouvait se libérer, une pratique depuis toujours très répandue pour qui possédait des capitaux²².

Les études récentes soulignent que non seulement à Venise – et ceci est bien connu grâce aux travaux de Gino Luzzatto – mais aussi en Terre Ferme, de nombreux marchands étaient en même temps banquiers, au moins au XV^e siècle et en partie au XVI^e. Dans sa présentation du système financier de l'aire vénitienne et des terres dépendantes, Luzzatto situe dans la capitale l'activité des grands banquiers comme les Balbi, les Priuli, les Soranzo, les Garzoni, les Bernardo qui, opérant sur la scène internationale à travers l'activité des banques et l'usage de la lettre de change en particulier sous forme de *cambiale* ou reconnaissances de dettes, représentent ces hommes nouveaux qui permettent, dans une situation où l'on manque de liquidités, l'élargissement du commerce

21. A. CARACAUSI, «*Mercanti e manifatture tessili fra Padova e Venezia. Reti di scambio e specializzazioni produttive in età moderna*», *Cheiron – Materiali e strumenti di aggiornamento storiografico*, 50, 2008, p. 19-30 ; A. CARACAUSI, «*Dentro la "bottega"*. Impresa e mercato del lavoro in età moderna (Padova, Arte della lana, secc. XVI-XVII)», doctorat en histoire économique et sociale, Università Commerciale Luigi Bocconi, année 2005-2006, p. 153-158.

22. *Ibidem*, p. 157. Cf. le cas des frères Alessandro et Francesco Borromeo fils de Gerolamo, présents à la fois dans l'activité manufacturière (laine et soie), la médiation commerciale et la finance publique et privée, avec l'adjudication d'impôts directs et indirects, la concession de prêts à des particuliers et à des offices publics, qui utilisent pour leur paiements le Mont de Piété local

sur des espaces qui se dilatent de l'orient au ponant et du nord au sud²³. Cette interprétation a longtemps conditionné les réflexions des chercheurs : on sait cependant désormais qu'au XV^e siècle, les marchands-banquiers étaient aussi présents dans les villes dépendantes et que le nombre d'opérateurs à Vérone n'était pas négligeable, tout comme ceux de Vicence et de Padoue, qui tenaient ouverts des comptes courants aussi bien auprès d'opérateurs bancaires de leur propre ville de résidence qu'auprès des comptoirs de la capitale, les utilisant généralement pour le règlement des dettes ou l'enregistrement des crédits. À Vérone, en particulier, on trouve des banquiers dont les activités économiques sortent, dans certains cas, des frontières de l'État vénète. Le cas de la famille Guarienti est, en ce sens, emblématique.

Les Guarienti, entrepreneurs et grands propriétaires fonciers, figures importantes de la classe politique, exercent parallèlement et pendant longtemps (comme en témoigne le testament de Pasio rédigé en mars 1446), une importante activité bancaire, comparable à celle des plus gros banquiers florentins comme les Gaddi, les Pazzi et les Lamberteschi. Opérant dans la production de soie et de tissus de laine et dans leur commercialisation sur les marchés étrangers, Pasio est présent aussi dans le secteur bancaire. Avec ses trois fils, Guiglielmo, Pietro et Giacomo, il a des intérêts commerciaux et financiers à Barcelone, Bâle, Genève, Rome, Trento, Bologne, Ferrare, Bolzano, Vicence et Venise²⁴.

À une échelle plus locale, la diffusion de l'activité de changeur est établie par les registres d'estimation des biens de Vérone. En 1447, les documents fiscaux recensent huit changeurs distribués dans les quartiers centraux de la ville; dans les années précédentes, les mêmes documents avaient recensé comme banquiers des membres des puissantes familles Pompei et Carminati²⁵.

Le cas du patricien Leonardo Maffei, trésorier du monastère de san Bernardino, témoigne à nos yeux du développement d'un réseau de banquiers chrétiens dans les villes de la Terre Ferme, qui acceptent des débits et des crédits sur leur compte courant, et qui semblent tenir un rôle fondamental, surtout en ce qui concerne la gestion des chantiers de construction qui se multiplient pendant la seconde moitié du siècle dans la ville de Vérone²⁶.

On retrouve la même réalité à Vicence au cours du XV^e siècle, où opèrent un solide réseau de patriciens marchands-banquiers et des banquiers juifs. Il

23. Gino LUZZATTO, *Storia economica di Venezia dal XI al XVI secolo*, Venezia, Marsilio, 1961, p. 200 sq.; P. LANARO, «Gino Luzzatto storico dell'economia veneziana», *Ateneo veneto*, CXII, s. III, 2005, 4-1 (Actes du congrès *Gino Luzzatto, storico dell'economia tra impegno civile e rigore scientifico*, Venise, 5-6 novembre 2004), p. 49-72.

24. E. DEMO, «Tengo dinari li quali trafego in lo me banco». L'attività di Giovanni Orsato banchiere padovano del XV secolo», *Studi storici Luigi Simeoni*, LIV, 2004, p. 3412-358 (ici p. 355).

25. Archivio di Stato di Verona, *Campioni Estimo*, reg. 254 (1447), 253 (1443), 252 (1433), 251 (1425).

26. Amelio TAGLIAFERRI, «Appunti di vita economica e sociale veronese nella seconda metà del '400», *Annali della Facoltà di economia e commercio in Verona*, I, 1964-65, p. 93-113.

semble qu'avec la consolidation du Mont de piété à Vérone comme ailleurs en Terre Ferme, l'activité des comptoirs chrétiens se soit réduite. Si, à Venise, la faillite des banques privées augmente les difficultés des grands marchands et de l'économie vénitienne en général, favorisant l'institution d'une banque publique, la banque *giro*, en Terre Ferme, en revanche, les Monts de piété ont fait concurrence aux banquiers chrétiens, contribuant sans doute à leur effacement (*de qui??*) dans la seconde moitié du XVI^e siècle²⁷.

Les temps et les lieux

Pendant longtemps, on a mis en relation la crise italienne avec la nouvelle dimension européenne du marché qui s'est mis en place au cours du XVI^e siècle, inspirant des politiques de désinvestissement des secteurs secondaire et tertiaire en faveur du secteur primaire, avec la substitution du concept de profit par celui de rente, moins risquée. Or, les travaux récents, fondés essentiellement sur les fonds notariés, montrent que le changement a eu lieu de façon variable et en des moments différents en fonction des différentes réalités urbaines, dans un jeu où les stratégies économiques n'avaient pas le champ libre puisqu'elles étaient fortement conditionnées par les dynamiques politiques et par les relations avec la capitale. Dans l'État vénète, la *Dominante* étendit sa pression économique, en particulier dans l'espace urbain limitrophe, tandis que l'espace occidental put jouir longtemps d'une autonomie qui reléguait les patriciens de Saint-Marc, *mercatores* et propriétaires fonciers, à des seconds rôles, à côté des patriciens des villes dépendantes plus entrepreneurs et des hommes d'affaires en général.

L'exemple de Vérone, où l'élite à su agir avec de larges marges d'autonomie est emblématique. L'industrie urbaine des draps de laine de basse et moyenne qualité connut une conjoncture favorable au cours de la seconde moitié du XV^e siècle, grâce à la bonne qualité de la laine locale et aussi grâce à la force avec laquelle les marchands de Vérone ont défendu le principe de leur autonomie par rapport à l'État, c'est-à-dire Venise²⁸ : il ne faut cependant pas en conclure que l'élite de Vérone se considérait exclusivement comme une classe

27. Cf. P. LANARO, «All'interno dell'attività di credito: il ruolo dei Monti di Pietà», in Paola AVALLONE (ed.), *Prestare ai poveri. Il credito su pegno e i Monti di Pietà in area mediterranea (secoli XV-XIX)*, Naples, Consiglio nazionale delle ricerche, Istituto di studi sulle società del Mediterraneo, 2007, p. 43-54. Voir aussi les communications présentées au séminaire *Prima e dopo i Monti. Banche cristiane, banche ebraiche e Monti di Pietà tra XV e XVI secolo*, Département de sciences économiques, Università Ca' Foscari de Venise, Venise 8 mars 2005, en particulier Rachele Scuro, «Il ruolo dei banche ebraiche all'interno del mercato del credito nella Vicenza del Quattrocento» et E. DEMO, «Banche e banchieri cristiani nella terraferma Veneta della prima età moderna». Pour Padoue: Giovanni SILVANO, *A beneficio dei poveri. Il Monte di Pietà di Padova tra pubblico e privato, 1491-1600*, Bologne, Mulino, 2005; A. CARACAUSI, «Dentro la "bottega"...», thèse cit., p. 30-31; R. SCURO, «La presenza ebraica a Vicenza nel Quattrocento», in G. M. VARANINI e Reinhold C. MUELLER (ed.), *Ebrei nella Terraferma veneta del Quattrocento*, Firenze, Firenze University Press, 2005; R. SCURO, «La pezzaria ebraica a Vicenza nella seconda metà del Quattrocento», *Zakhor. Rivista di Storia degli Ebrei d'Italia*, 9, 2006, p. 13-43.

28. P. LANARO, *I mercati nella Repubblica Veneta. Economie cittadine e stato territoriale (secoli XV-XVIII)*, Venise, Marsilio, 1999, p. 57-70.

de marchands. En réalité, pendant ces décennies, et bien que connaissant un succès dans la production lainière, les familles patriciennes, ou qui aspiraient à le devenir, tout en étant impliquées dans la manufacture, commencèrent à s'intéresser particulièrement à l'investissement foncier. On sait, bien sûr, que les marchands avaient depuis longtemps, à Vérone comme à Venise ou à Milan et dans d'autres villes de la plaine padane, choisi d'investir une partie de leur patrimoine dans la terre, et ceci dans le but de minimiser le risque inhérent au commerce, notamment. En outre, dans le cas de Vérone et dans la mesure où la production des draps de laine se fondait sur l'utilisation de la laine locale de haute qualité, le patrimoine familial était vu comme une combinaison entre manufacture et pratique économique en milieu rural, c'est-à-dire principalement l'élevage. Cependant, dans la seconde moitié du XV^e siècle, l'intérêt pour l'acquisition foncière devient, dans certains cas, non plus une option secondaire dans la gestion du patrimoine, mais bien un choix prioritaire. À l'ère préindustrielle, comme d'ailleurs aujourd'hui, l'entrepreneur n'exerce pas son activité sur plusieurs générations et, arrivées à un certain stade, les dynasties marchandes tendent à se transformer en dynasties de propriétaires fonciers. Toutefois, pendant la seconde moitié du XV^e siècle, il semble que l'on ait à Vérone un intérêt pour la terre qui ne faiblit pas dans la dynamique générationnelle, mais qui introduit des éléments nouveaux que l'on ne peut pas interpréter à la lumière des seules logiques économiques : il faut le considérer selon une logique socio-institutionnelle, favorisée par la liquidation des biens du domaine seigneurial. Ce phénomène connaîtra au XVI^e siècle sa manifestation la plus éclatante en concomitance avec la baisse d'intérêt pour la production des draps de haute qualité, mais certaines familles ont commencé à suivre ce mouvement dès la fin du XV^e siècle, abandonnant leur activité entrepreneuriale aux *homines novi*, au profit d'un style de vie proche de l'idéologie nobiliaire continentale et fondée, en ce sens, sur le revenu agricole²⁹.

La réalité de Vicence est différente, dans la mesure où son élite, selon l'hypothèse de Grubb, est la plus liée à la « culture de *villa* ». Des recherches récentes ont mis en évidence la façon dont de nombreux patriciens, encore à la fin du XVI^e siècle, opèrent en première personne, et non sous un prête-nom, dans des activités entrepreneuriales et commerciales concernant le secteur de la soie. De nombreux patriciens entrepreneurs de soierie et propriétaires fonciers cultivaient non seulement les mûriers dans leurs exploitations mais étaient aussi impliqués dans l'organisation de la production de la soie dans les bâtiments de leurs locataires. De la même manière, les Vénitiens, auxquels nous allons maintenant nous intéresser, étaient eux-mêmes propriétaires des moulins et des bâtiments dans lesquels se déroulaient le traitement de la soie et la production de produits semi-finis.

29. P. LANARO (ed.), *At the Center of the Old World: Trade and Manufacturing in Venice and in the Venetian Mainland (1400-1800)*, Toronto, Center for Reformation and Renaissance Studies, 2006, p. 36.

DANS LA CAPITALE

Les années difficiles du XVI^e siècle et la diversification des investissements

Ce qui ressort de toutes les nouvelles perspectives de recherches concernant l'industrie et le commerce dans l'État de la Terre Ferme est le lien fort établi entre marchands sujets, nobles et non nobles, et marchands vénitiens, nobles et non nobles³⁰. Il faut, en ce sens, approfondir le thème de la vocation entrepreneuriale limitée des patriciens vénitiens, en mettant de côté la thèse classique qui affirme que le patriciat vénitien, pendant les années difficiles qui ont suivi la perte de Chypre et la faillite des grandes banques Dolfin et Tiepolo (qui mirent fin à l'activité des grands marchands-banquiers en faveur des banques publiques), se détourna de l'industrie, et de la manufacture textile, qui aurait joui jusqu'aux années 1620 dans le port vénitien d'une relative bonne santé. Au contraire, le patriciat aurait fait le choix de la terre, choix qui serait devenu une option collective, bien qu'entrecoupée de retours au commerce dans le Levant de la part des nobles et des non-nobles³¹. On a déjà souligné comment les patriciens, devant la nécessité de diversifier la composition de leurs patrimoines, avaient ajouté aux investissements commerciaux traditionnels, les investissements immobiliers, qui représentaient depuis toujours pour les fortunes patriciennes un élément non négligeable, tant comme sécurité face au caractère aléatoire des fortunes commerciales que pour les dynamiques marchandes et manufacturières (parfois aussi spéculatives) qu'une propriété foncière pouvait favoriser.

Il ne faut pas oublier pour autant qu'à Venise, plus qu'ailleurs en Terre Ferme, le choix de l'investissement immobilier, s'il concernait de façon particulière l'acquisition de propriétés foncières rurales, n'excluait pas pour autant l'investissement immobilier urbain, et ceci autant dans la capitale que dans les villes sujettes, les villes proches de Venise. On a amplement montré comment les patriciens étaient propriétaires à Venise de palais, de maisons, de boutiques, d'entrepôts, d'enclos, de places de marché, de théâtres et de loges de théâtre qui étaient régulièrement loués³². Leurs propriétés à Padoue étaient très nombreuses, définies comme un « sestrier » de Venise (un de six quartiers de

30. P. LANARO, « Corporations et confréries : les étrangers et le marché du travail à Venise (XV^e-XVIII^e siècles) », *Histoire urbaine*, 21, 2008, p. 31-48.

31. Claire JUDE DE LARIVIERE, *Naviguer, commercer, gouverner. Économie maritime et pouvoirs à Venise, XV^e-XVI^e siècle*, Leiden-Boston, Brill, 2008, et ID., « L'abandon de la navigation de ligne : les enjeux d'un processus économique (Venise, fin XV^e-début XVI^e siècle) », *Studi Veneziani*, n.s., XLVII (2004), p. 131 ; Eric DURSTELER, *Venetians in Constantinople. Nation, Identity, and Coexistence in the Early Modern Mediterranean*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2006 ; Vera COSTANTINI, *Il sultano e l'isola contesa. Cipro tra eredità veneziana e potere ottomano*, Turin, UTET, 2009 ; Cristian LUCA, « Aspetti riguardanti i traffici mercantili e la circolazione del denaro tra Venezia, Costantinopoli e i Principati Romeni nei secoli XVI-XVIII », in Cristian LUCA, Gianluca MASI (ed.), *L'Europa Centro-Orientale e la Penisola italiana : quattro secoli di rapporti e influssi tra Stati e civiltà (1300-1700)*, Braila/Venise, Museo di Braila/Istros Editrice, 2007, p. 247-284.

32. Pour la diffusion de la propriété patricienne : Ennio CONCINA, *Venezia nell'età moderna. Struttura e funzioni*, Venise, Marsilio, 1989, chap. I.

la ville) : on a calculé récemment que, dans la première moitié du XVI^e siècle, pas moins de 432 édifices, entre maisons, maisonnettes, vergers et entrepôts étaient de propriété vénitienne, et il y en aura 535 pour 4 380 « padouans » dans la seconde moitié du siècle suivant³³. Et n'oublions pas que de nombreux moulins à Padoue, comme à Trévise et en partie à Vicence étaient de propriété vénitienne.

Mais revenons à l'investissement foncier. Si l'on tient désormais pour acquise la thèse selon laquelle la conversion des investissements des nobles vers la terre est un phénomène complexe et discontinu, à rebours de la thèse généralement admise par l'historiographie vénitienne depuis le XVIII^e siècle, qui envisageait une radicale et irréversible transformation du patriciat de classe de marchands en classe de rentiers, il n'en reste pas moins qu'il faudrait cerner avec davantage de précision la participation des Vénitiens à la construction du grand succès de Venise au cours du XVI^e siècle comme ville industrielle (et sans doute, comme l'affirme Fernand Braudel, la première ville industrielle d'Europe)³⁴. À côté des industries traditionnelles du verre, de la laine et de la soie, on trouve aussi l'imprimerie, la raffinerie, le travail des pierres précieuses et la tannerie. Dans ces domaines, les occasions de profit pour les grandes familles patriciennes ne manquèrent pas ; celles-ci, cependant, décidèrent de privilégier la terre et le commerce de ses fruits sur le marché de la capitale. La transformation culturelle des « *zentilhomeni* » citadins en seigneurs, qui s'opéra en parallèle à la réorganisation des investissements provoquée par la démobilisation commerciale en acte, rapprochait la noblesse vénitienne de la noblesse continentale, de souche foncière-manufacturière, et engageait la transition vers une politique d'investissements plus « spécialisée ».

Bien que motivée par des orientations extra-économiques importantes, la reconversion vers la terre se caractérise en termes contradictoires par des choix purement mercantiles, voués également dans le secteur foncier, à la recherche du profit à travers le marché très rentable des produits agricoles. Dans ce cas, cependant, bien que l'investissement foncier, au moins dans la seconde moitié du XVI^e siècle, concerne aussi les petits propriétaires de capitaux – comme l'avait été précédemment la *mercatura* – les dynamiques « marchandes » de l'investissement foncier concernent plus particulièrement les grandes familles. Seuls les patriciens de condition aisée purent participer au grand mouvement des bonifications : bonifier et revendre les terres constituait une spéculation de riches ; la production et le commerce du riz vendu sur les marchés internationaux à des prix plus élevés que ceux du blé était un monopole réservé de

33. A. CARACAUSI, « Dentro », *thèse cit.*, p. 27-28 ; Stefano ZAGGIA, « Tracce per la storia dell'edilizia privata : le licenze per l'occupazione dello spazio pubblico. Il caso di Padova nel Cinquecento », in Simonetta CAVACIOCCI (ed.), *L'edilizia prima della rivoluzione industriale*, Firenze, Le Monnier, 2005, p. ????

34. Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, t. 3, p. 157.

quelques grandes familles. La terre, en somme, ne remplaça pas la *mercatura* ; au contraire, le choix du foncier favorisa un phénomène de concentration de la richesse, élargissant la fracture entre patriciens pauvres et patriciens riches, les premiers étant destinés – une fois perdue la possibilité d'une ascension sociale grâce à la marchandise – à être plus nombreux et à peser d'un poids plus lourd, y compris politiquement³⁵. D'une certaine façon, c'est justement ce risque élevé inhérent aux échanges commerciaux qui permettait, dans l'édification ou la dissolution des fortunes, la mobilité au sein du patriciat vénitien, favorisant dans certains cas l'ascension fulgurante de familles très modestes, comme on l'a par ailleurs observé ailleurs, par exemple dans la Florence du XV^e siècle étudiée par Richard Goldthwaite³⁶.

L'investissement foncier est en revanche un domaine réservé aux riches : le succès des politiques économiques familiales agit en ce sens comme un ressort pour l'ascension à venir de familles déjà riches, tandis qu'il relègue à un état d'immobilisme les familles dont le patrimoine est modeste, accentuant de cette façon l'écart social entre riches et pauvres : un écart qui, à partir du XVI^e siècle, quittera la sphère des comportements physiologiques pour assumer le rôle d'une réalité pathologique.

Prenons l'exemple de la riziculture, dont les études ont mis en lumière le lien étroit avec la commercialisation. Dans la région de Vérone, où l'intérêt pour la culture du riz s'exprima de façon plus importante au cours du XVII^e siècle, l'aventure de la bonification et de la riziculture fut entreprise à la fois par les grandes familles de l'élite véronaise et par celles du patriciat vénitien plus aisé. La propriété foncière vénitienne dans la région de Vérone n'était pas très consistante – c'est seulement au cours du XVI^e siècle que l'acquisition de grandes propriétés par les patriciens vénitiens acquit un caractère visible³⁷ – mais les familles concernées avaient tout de même des intérêts dans la plaine irriguée, se concentrant surtout dans les zones d'Albaredo (les familles Donà, Cappello, Marcello et Malipiero), de Villabella (les Gritti et les Mocenigo), de Belfiore (les Balbi et les Boldù), de Carpi – vers Villabartolomea – (les Barbarigo) et de Cologne (les Querini). Dans cette situation, la présence des Vénitiens dans la gestion de leurs terres caractérise de façon dynamique et directe la propriété, valorisée à travers des travaux de bonification et de transformation des champs en rizières. Chaque membre des familles les plus riches sut jouer, de manière ambiguë, la carte de la suprématie politique et sociale afin d'intensifier l'utilisation de l'eau dans les cas, assez fréquents, où ils se trouvaient dans l'illégalité, c'est-à-dire en utilisant l'eau pour irriguer, faire des rizières, actionner des

35. Laura MEGNA, « Il patriziato veneziano tra cinque e seicento. Il problema dei nobili poveri », thèse, Università degli studi di Turin, VII cycle « Histoire de la société européenne », 1992-1995, cf. chap. IV.

36. Richard GOLDTHWAITE, « Organizzazione economica e struttura familiare », in *I ceti dirigenti nella Toscana tardo comunale*, Florence, Francesco Parafava editore, 1983, p. 1-13.

37. Pour une approche « quantitative » de l'investissement patricien en Terre Ferme voir G. GULLINO, « Quando il mercante costruì la villa. La proprietà dei veneziani nella Terraferma », in *Storia di Venezia*, VI, *Dal Rinascimento al Barocco*, Rome, Treccani, 1994, p. 875-924.

machines en dépassant les quantités permises par la magistrature des «*Provveditori sopra i beni inculti*». Son fort rendement à l'unité (de deux à quatre fois celui du blé) et son introduction dans les cultures diversifiées poussaient donc les propriétaires fonciers à privilégier le riz, dont le marché concentrait les attentes spéculatives de nombreuses familles patriciennes, vénitiennes et dépendantes, à un moment où il s'imposait comme un produit d'exportation d'importance. Cependant, les forts coûts initiaux et la variabilité annuelle de la production des champs cultivés en rizières ne permettaient qu'aux patriciens les plus riches de faire face aux dépenses nécessaires³⁸.

L'aventure du riz fut donc menée par le patriciat le plus aisé – parfois en société avec les familles de la Terre Ferme – tandis qu'il semble que le patriciat le moins fortuné ait continué à se tourner, dans la seconde moitié du XVII^e (??) siècle, vers les échanges commerciaux et la mer. Il continua toutefois d'être un interlocuteur pour les riches marchands patriciens comme Giuseppe di Benedetto Dolfin, impliqué dans le commerce de coraux, même si le déclenchement de la guerre turque de 1570 qui entraîna une série de faillites semble avoir provoqué la prise de conscience des dangers latents liés au commerce avec le Levant et privilégié encore davantage le mécanisme d'évolution vers une économie continentale et manufacturière.

Notre connaissance de cette transformation, lente et complexe, présente encore des lacunes importantes, qui concernent surtout l'implication ou plutôt le degré d'implication du patriciat dans le développement industriel de la ville. Des études récentes ont confirmé une présence active et importante de marchands entrepreneurs dépendants dans le développement industriel fulgurant de Venise au cours du XVI^e siècle : des Bergamasques avant tout, mais aussi des marchands de Brescia, de Bassano ou de Vicence ou encore des Padouans. Ainsi, par exemple, les Zambelli, les Giupponi, les Robazza et les Bontempelli, originaires de Bergame, ouvrent des sociétés à Venise, où parfois ils résident. Ces études ont aussi mis en lumière la façon dont souvent ces *mercatores* agissent en collaboration directe avec les Vénitiens, patriciens ou non. Mais de la même façon que nous connaissons le rôle prépondérant joué par les investissements des patriciens dans le secteur lainier des XIV^e et XV^e siècles³⁹, on commence aussi à recueillir des informations sur des patriciens vénitiens qui investissent encore dans la seconde moitié du XVI^e siècle des capitaux dans le secteur manufacturier. Ainsi, par exemple, en 1578, Francesco et Vincenzo Gradenigo passent avec Pietro Morosini un contrat de société pour une association destinée «à faire des tissus, acheter et vendre de la

38. P. LANARO, «Riso veronese e mercato veneziano. Primi appunti sulla produzione e la commercializzazione del riso in terraferma veneta», in Tomaso FANFANI (ed.), *Saggi di storia economica. Studi in onore di Amelio Tagliaferri*, Pise, Pacini, 1998, p. 73-92.

39. Andrea MOZZATO, «L'arte della lana a Venezia nel basso Medioevo: materia prima, produzione e produttori», thèse, Università degli studi de Milan, XIV cycle, 2001-2002 et ID., «The production of woollens in the 15th and 16th century», in P. LANARO (ed.), *At the Center of the Old World, op. cit.*, p. 73-107.

laine, des tissus et si on le veut d'autres sortes de marchandises et étoffes», ou encore Antonio Trevisan qui, en 1591, s'associe au marchand de tissu Pietro di Zois pour une compagnie vouée à «faire des tissus de laine espagnole». Un document notarial de 1588 indique que les Mocenigo font travailler dans leur boutique des étoffes de laine à la florentine⁴⁰.

Les activités manufacturières impliquent les Vénitiens dans une large mesure aussi en Terre Ferme. Dans le secteur du Cadore, des patriciens vénitiens assurent la gestion de fours pour le fer. À Padoue, outre les cas cités auparavant, il est intéressant d'observer comment, dans les années 1520-1530, sont inscrits à *l'arte della lana* Agostino Marino, Agostino Bondumier, Sebastiano Foscarini di Nicola, Antonio Morosini, Giovanni Battista Cappello, Francesco Bernardo di Antonio, Marco Priuli, Benedetto Venier di Nicola, Alvise Loredan, Marco Giustinian di Giacomo et Alvise Sanudo. De nombreuses familles vénitiennes s'occupaient aussi de la production des draps, tandis que d'autres s'intéressaient uniquement à l'acquisition de la laine, à son lavage et à sa vente. Le lien étroit entre Venise et Padoue, dans ce secteur aussi, trouve sa meilleure illustration avec certains membres de la famille Sanudo justement, qui agissaient aussi bien personnellement qu'à travers des intermédiaires. Dans les rôles d'imposition commerciale de 1562, les Sanudo voient leur parent Andrea recensé comme le plus important marchand-entrepreneur lainier de toute la ville, non loin de lui, la famille Morosini, qui resta active sur le marché lainier de Padoue jusqu'à la fin des années 1620⁴¹.

On trouve des indications allant dans le même sens pour ce qui concerne Vérone, même si, comme dans le secteur primaire, l'implication de Venise semble être plus sporadique. Ce qui est sûr, néanmoins, c'est que dans la seconde moitié du XVI^e siècle à Vérone, parallèlement aux nouveaux marchands citadins, certains patriciens continuent d'avoir une activité commerciale, parfois avec des compagnies souscrites par des Vénitiens. Le cas d'Alessandro Guagnini est en ce sens emblématique. Au cours de son activité en Suède, menée dans le but de renforcer les rapports des souverains suédois avec la République de Venise, il stipule en 1582 une société première avec un noble, Ottaviano di Alessandro Bon, puis aussi avec Girolamo Corner et Alvise Priuli⁴².

Entre le XVII^e et le XVIII^e siècle : la complexité des fortunes patrimoniales vénitiennes

Si les hommes des villes sujettes jouent, dans les premières années du XVII^e siècle, un rôle prépondérant dans la continuité des relations avec les marchés situés au

40. Archivio di Stato di Venezia (désormais ASVe), Notarile Atti, Pietro Giovanni Mamoli, reg. 8300, c. 319v, 16/07/1578; ASVe, Notarile Atti, Giovan Andrea Catti, reg. 3362, c. 441r, 02/04/1591; ASVe, Notarile Atti, Pietro Partendo, reg. 10679, c. 304r, 7 juillet/1588 (je remercie Edoardo Demo pour cette information).

41. A. CARACAUSI, «Dentro la "bottega"», thèse cit., p. 54-55 et p. 158-160.

42. C. CIPOLLA, «Un italiano nella Polonia e nella Svezia», art. cit.; E. DEMO, «Gli affari mercantili», art. cit.

nord des Alpes, l'apport des Vénitiens, comme acteurs principaux ou seconds, reste encore à préciser. La thèse défendue par Hermann Kellenbenz en 1957, émettant l'hypothèse d'une résistance des échanges vénitiens dans le commerce transalpin, entre XVII^e et XVIII^e siècles, en particulier avec les villes du secteur sud-oriental allemand, n'a pas fait longtemps école, même si dernièrement des chercheurs ont repris son hypothèse en la croisant avec de nouvelles données qui laissent entrevoir non seulement l'importance des produits manufacturés vénitiens sur les marchés allemands, mais aussi les entreprises des hommes d'affaires vénitiens sur les foires du carré commercial Nuremberg-Francfort-Leipzig-Cracovie⁴³.

La plasticité et la flexibilité avec lesquelles les Vénitiens (avec les villes sujettes) surent répondre au changement de l'équilibre mondial, en luttant pour maintenir certains marchés (même dans un cadre conjoncturel négatif) laissent supposer une capacité à long terme dans le savoir technique comme dans la constitution de réseaux marchands qui pouvaient être encore vitaux au dernier siècle de la vie de la République. Il faudrait faire, dans ce domaine, des recherches approfondies car nous sommes loin d'avoir une vision d'ensemble qui permette en termes quantitatifs d'évaluer la portée de certains choix économiques, bien que pour le XVII^e siècle, les recherches aient mis en lumière des cas significatifs de patriciens propriétaires fonciers et en même temps marchands et entrepreneurs. Si dans les manufactures de céramique qui sont créées à Nove et Bassano entre les XVII^e et XVIII^e siècles, l'implication des patriciens vénitiens se manifeste essentiellement à travers le contrôle sur les droits des eaux, essentiels pour les activités des moulins, et en ce sens, en fidélité avec les «liens anciens» de pénétration guidée par les cours d'eau⁴⁴, la figure de Nicolò Tron, membre d'une importante famille du patriciat vénitien et connu pour avoir établi à Schio une manufacture de tissus de laine, illustre en revanche une capacité entrepreneuriale caractérisée par la nouveauté⁴⁵. Nombreux sont les indices d'une telle continuité : deux nobles, Zuane Loredan,

43. Herman KELLENBENZ, «Le déclin de Venise et les relations économiques de Venise avec les marchés au nord des Alpes», in *Aspetti e cause della decadenza economica veneziana nel secolo XVII (Attes du colloque des 27 juin-2 juillet 1957, Venezia, Isola di San Giorgio Maggiore)*, Venise-Rome, Istituto per la collaborazione culturale, 1961, p. 107-183; Kurt WEISSEN, «I mercanti italiani e le fiere in Europa centrale alla fine del medioevo e agli inizi dell'età moderna», in P. LANARO (ed.), *La pratica dello scambio. Sistemi di fiere, mercanti e città in Europa (1400-1700)*, Venise, Marsilio, 2003, p. 161-176.

44. Giovanni FAVERO, «Old and new ceramics: manufacturers, products, and markets in the Venetian Republic in the seventeenth and eighteenth centuries», in P. LANARO (ed.), *At the Center of the Old World, op. cit.*, p. 271-315. Sur les moulins à soie dans cette même aire géographique, cf. F. VIANELLO, «Rural manufactures and patterns of economic specialization: cases from the Venetian mainland», in *ibidem*, p. 343-363; et pour la région de Padoue : A. CARACAUSI, *Nastri, nastrini, cordelle. L'industria serica nel Padovano secc. XVII-XIX*, Padoue, Cleup, 2004.

45. Walter PANCIERA, «A Follina, da Schio all'Europa. La compagnia Tron-Stahl», in Danilo GASPARINI, W. PANCIERA (ed.), *I lanifici di Follina. Economia, società e lavoro tra medioevo ed età contemporanea*, Verone, Cierre, 2000, p. 161-177; P. LANARO, «La crisi della proprietà nobiliare veneziana e veneta nel XVIII secolo», in S. CAVACIOTTI (ed.), *Il mercato della terra secc. XIII-XVIII*, Florence, Le Monnier, 2004, p. 431-444.

procureur de Saint-Marc et Lorenzo Memmo, sont associés dans l'importante société d'édition Pitteri. D'autre part, certaines indications laissent penser qu'au début du XVIII^e siècle les Pisani, l'une des familles les plus riches du patriciat, grands propriétaires fonciers, ont eu, eux aussi, à travers les figures de Piero et Gerolamo, des contacts avec le monde du commerce.

Mais une fois encore, quand prit fin la conjoncture favorable au secteur lainier – qui avait vu de nombreux nobles vénitiens intéressés à la vente de produits finis (draps et bonnets) ou semi-finis développer un lien fort avec la propriété foncière, et en particulier l'élevage des moutons, dans le but de contrôler le processus de production depuis l'approvisionnement en matière première –, c'est le secteur de la soie, en vertu de sa double implantation dans l'agriculture et dans la manufacture qui entraîne les patriciens vénitiens dans les dynamiques subtiles de «l'industrie de villa». Si la réponse à la crise du secteur lainier dans les territoires dépendants fut la reconversion dans l'industrie de la soie, la diffusion de la culture des mûriers et des baies dans les campagnes en fut le premier résultat : en ce sens, les patriciens vénitiens agirent tout comme les patriciens des villes dominées. La culture des mûriers s'étendit rapidement à toutes les propriétés et, comme le remarquait Benetti dans son traité écrit au cours du XVIII^e siècle à propos du sénateur Leonardo Dolfin, «avec grand plaisir, il en fit planter [des mûriers] partout dans ses prés, et dans nombre d'autres terres de ses campagnes»⁴⁶. D'autre part, les nobles vénitiens Contarini furent les premiers à donner, dans leur propriété de Piazzola sul Brenta, un des exemples les plus éclatants «d'industrie de villa», obtenant en 1671 le permis de construire un moulin à soie à la bolognaise et alimentant une activité de production de la soie qui prévoyait la gestion du moulinage aussi bien que celle du traitement (et donc aussi la phase du renvidage), avec une économie évidente en termes de coûts et de temps⁴⁷.

Ces exemples d'intérêts et d'investissements compliquent la perception du XVIII^e siècle, le siècle de la civilisation de villa par antonomase. Il convient cependant de rester prudents et de garder présent à l'esprit qu'un nombre réduit d'exemples de marchands patriciens ne suffit pas pour caractériser les différentes orientations économiques prises par l'ensemble du patriciat, un patriciat qui subit au cours du XVII^e siècle une transformation interne en tant que classe sociale, à partir du moment où de très nombreux marchands de la Terre Ferme s'anoblissent à Venise même en achetant un titre que le gouvernement met en

46. Santo BENETTI, *L'accorto fattor di villa*, éd. Danilo Zanlorenzi, Martellago, s.e., 2001, chap. LV; sur la diffusion de la culture de la soie en Terre Ferme aux XVI^e et XVII^e siècles : Luca MOLÀ, *The Silk Industry of Renaissance Venice*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2000, p. 217-236.

47. Biblioteca Nazionale Marciana di Venezia, ms It., VII, 1932 (90-58), «Cassa contanti di ragione del negozio seda» (ms. daté de 1745); sur les moulins «alla bolognese», voir Carlo PONI, «Archéologie de la fabrique : la diffusion des moulins à soie "alla bolognese" dans les États vénitiens du XVI^e au XVIII^e siècle», *Annales ESC*, 27-6, novembre-décembre 1972, p. 1475-1496; P. LANARO, «Il contesto economico e territoriale», in G. BELTRAMINI, H. BURNS (ed.), *Andrea Palladio, op. cit.*, p. 148-153 (en particulier p. 152).

vente pour pallier ses besoins financiers et militaires⁴⁸. Dans quelle mesure ces nouveaux patriciens, bien qu'allégés des 100 000 ducats requis pour devenir patricien vénitien, et contraints d'exhiber justement dans la capitale leur nouvelle condition, ont-ils continué à nourrir leurs intérêts marchands et manufacturiers (comme par exemple le cas des Giovannelli)⁴⁹? Cela reste à évaluer, mais il faut en tenir compte, dans le cadre de la réflexion en cours sur les stratégies économiques patriciennes⁵⁰.

Dans tous les cas de figure, l'antagonisme entre le commerce et la terre trouve dans la mosaïque des recherches en cours une recomposition plus équilibrée, perdant tout caractère de catégorisation exclusive. Dans ce sens, la continuité ne manque pas de trouver sa place dans le jeu spéculatif des assurances et dans l'investissement financier : dans cette dernière dimension, les patriciens ont été présents autant dans le jeu de la dette publique que dans celui des adjudications d'octroi. Dans le premier cas, cependant, la typique contiguïté vénitienne entre l'intérêt privé et l'intérêt public rend cette option totalement étrangère aux conjonctures économiques générales, et empêche de comprendre le choix stratégique opéré par le simple individu. Dans le second cas, l'action des patriciens se dessine de façon floue par manque de recherches approfondies sur un thème qui a été peu étudié, du fait de la difficulté pour pénétrer les mailles serrées des adjudications d'octroi et de leurs *fedeiussori*⁵¹.

La complexité et la diversification des investissements des Vénitiens encore au XVIII^e siècle semble trouver confirmation dans le récit non daté d'un auteur anonyme, mais que l'on peut faire remonter à la mi-XVIII^e siècle – entre 1718 et 1761 – conservée au musée Correr de Venise et qui fournit des informations stimulantes pour une compréhension plus équilibrée de ce qu'était la richesse à l'époque préindustrielle⁵². Au moins en ce qui concerne le patriciat vénitien, classe sociale intrinsèquement liée à la grande *mercatura* et au commerce international, bien loin des comportements de l'aristocratie féodale européenne et

48. Sur l'enjeu socio-démographique de cette transformation : Volker HUNECKE, *Il patriziato veneziano alla fine della Repubblica* (1995), Rome, Jouvence, 1997.

49. Sur l'activité des Giovannelli dans la seconde moitié du XVII^e siècle le long des axes commerciaux de l'Europe continentale, quelques allusions in Rita MAZZEI, *Itinera mercatorum. Circolazione di uomini e beni nell'Europa centro-orientale 1550-1650*, Lucca, Pacini Fazzi editore, 1999, en particulier p. 246-248.

50. Fulcio MIARI, *Il nuovo patriziato veneto dopo la Serrata del Maggior Consiglio e la guerra di Candia e Morea*, Venise, 1891 (reprint Bologne, Forni, 2011); Roberto SABBADINI, *L'acquisto della tradizione. Tradizione aristocratica e nuova nobiltà a Venezia*, Udine, IEVF, 1995.

51. A. ZANNINI, « La finanza pubblica : bilanci, fisco, moneta e debito pubblico », in Piero DEL NEGRO, Paolo PRETO (ed.), *Storia di Venezia. Dalle origini alla caduta della Serenissima*, VIII, *L'ultima fase della Serenissima*, Rome, Treccani, 1998, p. 431-447. Plus généralement, sur la façon dont, au sein de la même lignée, les différentes branches familiales diversifiaient leurs propres investissements, voir G. GULLINO, *I Pisani Dal Banco e Moretta. Storie di due famiglie patrizie veneziane in età moderna e delle loro vicende patrimoniali tra 1705 e 1836*, Rome, Istituto Storico Italiano per l'età moderna e contemporanea, 1984.

52. Biblioteca Civica del Museo Correr, P.D. C 347, cité dans Jean GEORGELIN, *Venise au siècle des Lumières*, La Haye-Paris, Mouton, 1978, p. 480 sq. Pour l'optique envisagée, voir P. LANARO, « La crisi della proprietà nobiliare », in S. CAVACIOCCHI (ed.), *Il mercato della terra*, op. cit., p. 431-444.

aussi en partie de la noblesse de la Terre Ferme. Cet inventaire des richesses de toutes les familles nobles de Venise se présente comme un manuscrit curieux et de lecture assez difficile. Malgré toutes les limites qu'il présente, ce document permet cependant d'avancer des hypothèses sur le rapport entre capital immobilier et capital mobile. Dans tous les cas – du moins ceux où est indiqué l'argent comptant, terme qui, nous supposons, comprenait aussi les capitaux de *livello* et les dépôts publics – le rapport entre les entrées des rentes et le capital mobile est, en très large mesure, à l'avantage du second. Selon les chiffres déjà publiés par Georgelin, les rentrées annuelles se monteraient à 3 206 500 ducats, tandis que l'argent comptant serait de 8 750 000 ducats (4 500 000 ducats en or et argent)⁵³. Pour donner quelques exemples : on attribue aux Foscarini des entrées de 79 000 ducats et 400 000 ducats en argent comptant, aux Gredenigo des entrées de 32 000 ducats et 150 000 en argent comptant, aux Tiepolo 32 000 et 100 000 comptants, aux Tron, 24 000 et 200 000 comptants. Cette présence importante d'argent comptant semble indiquer une attention particulière à la disponibilité immédiate de capitaux, dans le but non seulement de couvrir d'éventuelles urgences financières de la famille, mais probablement aussi pour saisir au vol des investissements rapides dans de rentables opérations commerciales ou financières, qui auraient été ainsi libérées de toute pression fiscale.

L'historiographie a-t-elle délibérément identifié le patrimoine patricien d'Ancien Régime à la seule propriété foncière, décrivant une spécialisation économique imaginaire, qui permettait par contraste de faire émerger la « modernité » de la société industrialisée ? En comparant le patriciat vénitien et celui de Terre Ferme, on note qu'il n'y a pas de différence nette entre la ville capitale et les villes sujettes, en ce qui concerne les types d'investissements. Les deux groupes opèrent en fait une diversification de leur portefeuille, non sans savoir saisir des éléments innovateurs ou des *stimuli* provenant du marché. Il est important de souligner la continuité entre tous ces patriciats : il s'agit d'une continuité économique plus profonde que celle rencontrée aux sommets de la politique. Il faut en outre démentir, comme certaines études l'ont démontré, toute attitude statique par rapport aux innovations techniques provenant d'outre-Alpes. S'il est vrai que l'abondance de main-d'œuvre limita l'adoption de machines permettant d'économiser le travail, il est aussi vrai que dans de nombreux cas (de la navette volante pour le tissage aux pompes pour l'irrigation hydraulique), un esprit innovateur se manifesta. On peut affirmer la même chose pour les multiples innovations de produit qui furent reçues et appliquées dans le monde manufacturier. La rigidité concerna, éventuellement,

53. J. GEORGELIN, *Venise au siècle des Lumières*, op. cit., p. 485.

certaines groupes ou lignages familiaux, mais une longue route reste à parcourir pour mettre mieux en évidence ces processus.

Paola LANARO
Università Ca' Foscari di Venezia
 Dipartimento di Management
 S. Giobbe, Cannaregio 873
 I - 20131 Venezia
 lanaro@unive.it

Résumé/Abstract

Paola LANARO
 Flexibilité et diversification : les investissements du patriciat de Venise et de la Terre Ferme (XV^e-XVIII^e siècles)

Cet article analyse les stratégies économiques menées par les nobles de Venise et de la Terre Ferme entre le XV^e et le XVIII^e siècle. La reconfiguration de l'économie européenne tendait à déporter la péninsule italienne en marge du Vieux Monde, invitant ses élites à faire évoluer leurs activités économiques. La diversification en a été un élément central : même si elle existait déjà au temps de « l'âge d'or » vénitien des XIV^e et XV^e siècles, cette diversification a pris alors l'allure d'une véritable politique d'adaptation face aux évolutions économiques internationales à l'époque moderne. Les investissements dans l'agriculture, la finance et l'industrie, tout autant que dans le commerce à longue distance plus traditionnel, montrent que le patriciat vénitien avait bien compris les données nouvelles de l'environnement international. Mettant en œuvre également des innovations de procédé et de produit, ces efforts entendaient répondre aux réalités nouvelles des marchés européens et orientaux.

Le thème de la « décadence » vénitienne semble donc s'épuiser. Mais l'étendue des multiples stratégies des divers patriciat de la république de Venise appelle encore de nouvelles recherches, permettant de mieux étayer ces constats.

MOTS-CLÉS : Venise, Ancien Régime, patriciens, investissement, terre, commerce, manufactures ■

Paola LANARO
 Flexibility and diversification : investments made by Venice's and Mainland's patricians (15th-18th centuries)

This paper aims at understanding the economic strategies pursued by noblemen from Venice and its Mainland between the fifteenth and eighteenth century. The reconfiguration of the European economy pushed Italy at the periphery of the 'old world', inviting the elites to reconfigure their economic activities. The main aspect concerns the diversification of investments that, although it was still present in the Venetian 'golden age' (14th-15th century), became a real 'adaptation policy' in front of the changing international trends during the early modern period. Investments in agriculture, finance and manufactures, as well as in the more traditional long-distance trade, showed how the Venetian patricians understood the new international equilibrium. Also applying innovative processes and products, these efforts tried to respond to the new patterns of both European and Eastern Mediterranean markets, although the latter being more conservative the first.

The topic of the Venetian 'decadence' seems to be now less interesting. However, the wide range of economic strategies made by the patricians of the whole Republic invite further research by scholars that go beyond the qualitative analysis.

KEYWORDS : Venice, Ancien Regime, patricians, investment, land, trade, manufactures ■

Réseaux et investissements économiques méditerranéens

Entre réseau communautaire intercontinental et intégration locale : la colonie marseillaise des marchands arméniens de la Nouvelle-Djoulfa (Ispahan), 1669-1695

Olivier RAVEUX

L'étude des réseaux et des colonies de marchands étrangers dans les villes portuaires méditerranéennes de l'époque moderne a déjà alimenté nombre de publications¹. Le dossier est pourtant loin d'être complet et il reste notamment à analyser la variété des circulations liées au négoce dans un espace unifié par le commerce mais fragmenté par des frontières culturelles, religieuses et politiques. L'enjeu est d'importance car il s'agit de comprendre les ressorts de l'activité économique interculturelle dans une Méditerranée ouverte sur le monde. Ce travail entend apporter une contribution à ce chantier, avec l'étude des Choffelins de la Marseille du dernier tiers du XVII^e siècle, un groupe de marchands orientaux peu connu, peut-être à cause de la brièveté de son existence.

Les Choffelins sont des Arméniens originaires de la Nouvelle-Djoulfa, une banlieue d'Ispahan, capitale de la Perse safavide au XVII^e siècle. Cette localité a été fondée en 1605 par des familles marchandes déplacées de force par Shah Abbas 1^{er} depuis Djoulfa, une ville d'Arménie majeure². Le terme choffelin est d'ailleurs la déformation française de l'italien *Ciolfalino*, habitant de Djoulfa. Ces marchands de la Nouvelle-Djoulfa occupent une place à part dans la communauté arménienne. Ils partagent une histoire singulière, celle de la déportation de 1605, possèdent leur propre langue et leur propre calendrier³. Médiateurs

1. Trois exemples : le numéro des *Annales HSS* sur les réseaux marchands de l'époque moderne (58-3, mai-juin 2003) ; Ina BAGHDANTZ MCCABE, Gelina HARLAFTIS et alii (éd.), *Diaspora Entrepreneurial Networks. Four Centuries of History*, Oxford-New York, Berg, 2005, et Damien COULON (éd.), *Les réseaux marchands et les réseaux de commerce. Concepts récents, réalités historiques du Moyen Âge au XIX^e siècle*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2010. Je tiens à remercier Sebouh Aslanian, Gilbert Buti, Kéram Kévonian et Alessandro Orengo pour l'aide apportée à ce travail.

2. Cf. carte, document 5 en annexe.

3. Sur les origines de la Nouvelle-Djoulfa, cf. Kéram KÉVONIAN, « La société reconstituée » in Sushil CHAUDHURY, K. KÉVONIAN (éd.), *Les Arméniens dans le commerce asiatique au début de l'ère moderne*, Paris, Éditions de la MSH, 2008, p. 371-387.